

## Les cérémonies locales de la « Christmas Truce » en Belgique : entre reconstitution historique et patrimoine transnational (2014)



Par Martin MOURRE (Docteur en Anthropologie et en Histoire, EHESS/  
Université de Montréal)

### Introduction :

« La grande guerre en France aujourd'hui est bien plus que de l'histoire ». C'est ainsi que l'historien Nicolas Offenstadt commençait un ouvrage en 2010 sur le souvenir de la Première Guerre mondiale dans l'Hexagone<sup>1</sup>. Dans le contexte général d'une augmentation des « enjeux mémoriels » au sein du débat public<sup>2</sup>, cet auteur notait un changement de paradigme survenu dans les années 2000, lié

<sup>1</sup> N. Offenstadt, *14-18 aujourd'hui. La Grande Guerre dans la France contemporaine*, Paris, Odile Jacob, 2010 p. 7. Pour un aperçu plus récent de ces problématiques on regardera également A. Loez et N. Offenstadt, « Les enjeux historiques d'un centenaire : la Grande Guerre », dans C. Granger (dir.), *À quoi pensent les historiens.*

*Faire de l'histoire au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Autrement, 2013, N. Offenstadt, « Pratiques contemporaines de la Grande Guerre en France. Des années 1990 au Centenaire », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 113-114, 2014, p. 91-99. et les articles sur ce site de l'Observatoire du Centenaire

<sup>2</sup> Le constat d'une augmentation de ces « enjeux », en France, liés à certains passés – « coloniaux », liés à la Seconde Guerre mondiale, aux mutins de 1917, à mai 68, etc – s'est accompagné d'une augmentation de la littérature sur cette problématique. Citons, uniquement pour le cas français, la conclusion de Pierre Nora dans son œuvre monumentale *Les lieux de mémoire* : P. Nora, « L'ère de la commémoration », in Nora Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, III. *Les France*, Paris, Gallimard, Paris, 1997 [1992], pp. 4687-4715. Pour une approche fine et récente de cette problématique, citons également E. Traverso, *Le passé, modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, Paris, La Fabrique, 2005. Enfin, l'ouvrage collectif de Pascal Blanchard et Isabelle Veyrat-Masson (dir.), qui interroge ces questions à travers différents exemples : *Les guerres de mémoires*, Paris, la Découverte, 2008. Notons toutefois le titre significatif de ce dernier ouvrage qui apparente la mémoire à un « objet dangereux ». Cette tendance, principalement issue d'historiens, est vraisemblablement à l'opposé de ce que développe Maurice Halbwachs lorsqu'il théorise la sociologie de la mémoire dans les années 1920. Voir à ce sujet l'article de Sarah Gensburger, « Réflexion sur l'institutionnalisation récente des memory studies », *Revue de synthèse*, 2011, 132(3) : 411-433.

notamment à la disparition des anciens poilus et marqué, entre autres, par l'effervescence d'initiatives locales. Ce constat qui n'a cessé de croître à l'approche du début du centenaire peut être étendu à la Belgique. En suivant les analyses de Mélanie Bost et Chantal Kesteloot, force est de constater que l'historicité de ces dynamiques mémorielles du Premier conflit mondial recouvrent de larges similitudes. Comme en France, deux moments peuvent ainsi être d'emblée signalés : les années 1920 qui voient la mise en place d'une économie du souvenir – transformation toponymique de certains espaces du conflit, inaugurations de monuments, mise en place d'un tourisme de la mémoire sur les champs de bataille – et la période du cinquantenaire du conflit, entre 1964 et 1968, correspondant par ailleurs au 175<sup>ème</sup> anniversaire de la création de la Nation belge<sup>3</sup>. Cependant, si les commémorations du centenaire outre-Quévrain rejoignent par certains aspects celles qui se déroulent en France<sup>4</sup>, il faut noter que cette généalogie même du souvenir du conflit s'inscrit dans une histoire nationale particulière, marquée à la fois par des tensions entre les deux principales entités linguistiques du pays, flamande et wallonne<sup>5</sup>, comme par un paysage institutionnel structuré différemment : État fédéral, régions, communautés.

Aujourd'hui, l'héritage de 14-18 en Belgique s'inscrit donc dans cette histoire et dans cette configuration complexe. Dans le contexte des innombrables commémorations liées au centenaire de la Grande Guerre<sup>6</sup>, cet article entend revenir sur un événement singulier, les célébrations de la trêve de Noël qui se sont tenues

---

<sup>3</sup> M. Bost et C. Kesteloot, « Les commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale », *Courrier hebdomadaire du CRISP*, 2014, 30-31, p. 5-63

<sup>4</sup> Ainsi, comme en France avec la mission du centenaire, la Belgique s'est dotée d'un comité fédéral chargé d'assurer le suivi des commémorations. Bost et Kesteloot notent cependant que ce comité fait office de « parent pauvre » dans les dynamiques de l'organisation des commémorations face aux entités régionales. M. Bost et C. Kesteloot, « Les commémorations... », *op. cit.*, p. 20.

<sup>5</sup> Bost et Kesteloot remarquent ainsi qu'il n'y pas de projets commémoratifs émanant des autorités de la communauté germanophone. M. Bost et C. Kesteloot, « Les commémorations... », *op. cit.*, p.47.

<sup>6</sup> Mélanie Bost et Chantal Kesteloot écrivent : « En Flandre, pas moins de 986 événements sont proposés pour les années 2014-2015. La commémoration est omniprésente. À Bruxelles, 130 projets ont été retenus par les autorités régionales. En Wallonie, des centaines de projets ou de lieux sont également répertoriés », M. Bost et C. Kesteloot, « Les commémorations... », *op. cit.*, p.49.

en décembre 2014 dans la commune wallonne de Comines-Warneton<sup>7</sup>, inclus dans la zone flamande du Westhoek, lieu des fameuses batailles d'Ypres<sup>8</sup>. À l'échelle territoriale, cet espace fut durement touché par les quatre années du conflit. Il convient ainsi d'apporter quelques éléments qui restituent les conditions de ces fraternisations entre ennemis.

Décembre 1914 sur le front occidental, la guerre qui a débuté à l'été précédent est maintenant bien installée, contrairement aux prévisions des états-majors et des opinions publiques. L'invasion de la Belgique, neutre, par les troupes allemandes en août a déclenché l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne puis une course à la mer<sup>9</sup> entre les armées allemandes et les armées de l'Entente. Bientôt succède une guerre de positions, marquant le début de la guerre des tranchés. C'est principalement cette configuration du champ de bataille, caractérisée par la proximité entre les combattants et par de nombreuses périodes d'attentes, qui expliquent que des contacts aient pu se nouer entre les soldats des différentes infanteries<sup>10</sup>. Il y eut ainsi pendant toute la durée du conflit, – il faut y insister – des trêves, des échanges et des fraternisations sous des formes extrêmement variées, de nombreuses scènes de rencontres entre adversaires. Pour Rémy Cazals, ces actions renvoient à « la notion même de voisinage [dont il s'agit de] montrer les proximités (distances, conditions identiques, ennemis communs aux deux infanteries), [et d']examiner l'extension d'une sociabilité des tranchées aux camarades de l'autre côté des barbelés »<sup>11</sup>. Un des épisodes les plus fameux de ces fraternisations fut la trêve de Noël entre soldats britanniques et allemands en ce jour de la nativité 1914. Le travail

---

<sup>7</sup> Il est à noter que la ville de Comines-Warneton se situe dans la province du Hainaut mais dans une sorte d'enclave wallonne en pays flamands. La ville est aussi frontalière avec le département du Nord en France. De plus, il s'agit d'une entité qui participe à un des rares projets collaboratifs à « travers le réseau des villes martyres et le projet 'Via Dolorosa' » (exposition itinérantes d'août-octobre 2014 relative à la retraite des armées belge et britannique pendant la guerre de mouvement) », M. Bost et C. Kesteloot, « Les commémorations... », *op. cit.*, p.60.

<sup>8</sup> La région fut un lieu de nombreuses batailles, dès l'automne 1914, puis au printemps 1915 où elle eut le triste privilège d'assister à la première utilisation massive de gaz asphyxiants. Il y a des combats dans cette région pendant toute la guerre.

<sup>9</sup> Pour une histoire de la Belgique pendant la Première Guerre, on se reportera à S. De Schaepdrijver, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, PIE-P. Lang, 2004.

<sup>10</sup> La précision sur l'infanterie est de taille, comme le note Remy Cazals : « De façon indirecte, l'ennemi des hommes des tranchés pouvaient être l'artillerie des deux camps, et même 'le commandement' jugé responsable d'une violence que la base ne souhaitait pas ». R. Cazals, « Ici, les Français et les Boches parlent ensemble comme en temps de paix », in M. Ferro (dir), *Frères de tranchés*, Paris, Perrin, 2006, p.131

<sup>11</sup> R. Cazals, « Ici, les Français et les Boches... », *op. cit.*, p.98

de Malcolm Brown, dans son article sur les fraternisations de la trêve de ce premier Noël de guerre, rappelle ainsi que les tranchées sont au début de l'hiver mal conçues et particulièrement vulnérables au froid et aux intempéries. Ce contexte crée une première proximité entre les combattants des deux camps : « Trempés par la même pluie, gelés par le même froid, blanchis par la même neige, les soldats n'étaient plus que de simples êtres humains, frêles silhouettes qui inspiraient la sympathie »<sup>12</sup>. Pour cet auteur, « la 'trêve des soldats' était une tradition ancienne encore bien ancrée dans la culture des combattants de cette guerre »<sup>13</sup>.

Les nombreux récits des soldats britanniques – la presse anglaise s'en fit même l'écho<sup>14</sup> – permettent de retracer diverses modalités de l'arrêt des hostilités. Les brancardiers furent autorisés à se rendre sur le *no man's land* afin de récupérer les corps, tandis que des combattants échangeaient même des denrées, telles du pain ou des cigarettes. D'autres soldats ont consigné dans des lettres ou des journaux<sup>15</sup> qu'à travers les tranchées, allemandes et britanniques, se sont répondus différents chants de Noël. Quoi qu'il en soit, Brown note que « la disparité des comportements et des réactions invite à considérer un des aspects les plus significatifs de la trêve. Jamais elle ne fut organisée, ni, contrairement à ce qu'on pourrait croire, contagieuse telle l'étincelle propageant le feu d'une unité à l'autre. Il s'agit toujours d'initiatives localisées (...). Il semblerait que les cas d'entente avec l'ennemi aient été sporadiques – depuis les vœux échangés entre les tranchées à la fraternisation totale –, mais étendus aux deux tiers du secteur occupé par les Britanniques. Ailleurs, et comme on l'a dit, les hostilités ont continué comme à l'accoutumée »<sup>16</sup>. Si quelques travaux ont déjà été publiés sur ces épisodes<sup>17</sup>, il faut attendre le milieu des années 2000 pour qu'ils soient véritablement popularisés,

<sup>12</sup> M. Brown, « Un joyeux entracte », in M. Ferro (dir), *Frères de tranchées*, Paris, Perrin, 2006, p.19

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 31

<sup>14</sup> Le *Daily Mirror* en fit sa une en janvier 1915. Pour d'autres extraits dans la presse britannique, on pourra se reporter à < <http://blog.britishnewspaperarchive.co.uk/2014/12/19/the-story-of-the-1914-christmas-truce-as-reported-by-ww1-newspapers/> > (dernière consultation le 1 mars 2015)

<sup>15</sup> Quand il évoque les sources employées pour restituer ces moments, Rémy Cazals en distingue trois grands types : celles qui émanent des personnes et institutions qui édictent les règles, les journaux de tranchées, enfin « les écrits des combattants, carnets et lettres ». R.Cazals, « Ici, les Français et les Boches... », *op.cit.*, pp.99-131

<sup>16</sup> M. Brown, « Un joyeux entracte », *op.cit.*, p.56.

<sup>17</sup> L'article précédemment cité de M. Brown fait suite à un ouvrage paru en 1984, avec S. Seaton, et réédité plusieurs fois : M. Brown et S. Seaton, *Christmas Truce*, London, Secker & Warburg, 1984.

notamment avec la sortie en salle, et le succès, du film *Joyeux Noël* de Christian Carion<sup>18</sup>. La volonté de commémorer ces événements en décembre 2014 constitue ainsi probablement une des tentatives les plus poussées de « mettre en scène » de telles séquences historiques.

Cet article repose principalement sur une démarche ethnographique rendant compte de plusieurs manifestations « mémorielles » qui se sont tenues le dernier week-end précédant Noël en 2014<sup>19</sup>. Étudier la mémoire historique<sup>20</sup> grâce à des dispositifs d'observation participante permet de se placer au centre des interactions qui déterminent le recyclage mais aussi, peut-être, l'acquisition et la formation de nouvelles représentations historiques. Cela impose également de porter un intérêt aux objets, aux attitudes les plus ordinaires, aux différentes paroles échangées entre les protagonistes, qui médiatisent une narration à l'intérieur d'un groupe d'individus. La méthode ethnographique qui, comme le notait déjà François Laplantine, « suppose une activité d'éveil qui mobilise la sensibilité de l'ethnologue, plus particulièrement la vue, et plus précisément encore (...) le regard »<sup>21</sup>, s'avère utile pour analyser les points de vue et les pratiques des organisateurs comme des participants. Dans la suite de cet article, trois « moments » qui se sont déroulés dans l'après-midi du 19 décembre 2014 feront l'objet de l'analyse : la marche aux flambeaux, le *Last Post*, enfin la reconstitution de la fraternisation proprement dite. Outre la description de ces trois moments, notre étude s'appuie sur une importante

---

<sup>18</sup> Ce film, sur lequel nous reviendrons plus loin, raconte la trêve de Noël 1914 entre soldats écossais, français et allemands. Signalons aussi le documentaire historique de M. Gaumnitz, *Premier Noël dans les tranchées*. Ce documentaire alterne des images animées, des reproductions de cartes postales et des photographies d'archives. Une majorité de la bande-son provient de lettres de poilus. Un des conseillers historiques du film fut Rémy Cazals.

<sup>19</sup> L'autre événement d'importance fut l'organisation d'un match de football le 11 décembre entre des acteurs déguisés en soldats britanniques et allemands. Le match avait été précédé de l'inauguration d'un monument en présence du président de l'Union européenne du football amateur (UEFA), et ancienne gloire du ballon rond français, Michel Platini. Voir < <http://www.lesoir.be/731820/article/14-18/actualites-14-18/2014-12-11/platini-inaugure-un-monument-en-souvenir-du-match-paix-noel-1914> > (dernière consultation le 1er mars 2015). On consultera aussi le texte d'Alexandre Lafon, « L'UEFA dans le Centenaire de la Première Guerre mondiale. La Cérémonie des trêves du Noël du 11 décembre 2014 » sur le site de l'Observatoire du centenaire.

<sup>20</sup> Maurice Halbwachs distingue ce qu'il nomme la mémoire vive, assimilable aux souvenirs portés par les individus et la mémoire historique, qui est un processus de reconstruction conscient et de mise en forme de l'histoire par un groupe. C'est cette deuxième notion qu'il faut comprendre quand nous parlons de mémoire dans cet article. Voir, M. Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997 [1950] ; notamment le chapitre 3.

<sup>21</sup> F. Laplantine, *La description ethnographique*. Paris, Nathan 2000 [1996], p.7

documentation, certes dispersée, trouvée sur Internet<sup>22</sup>. Le *Last Post* correspond à la sonnerie militaire d'hommage aux morts, en vigueur dans les armées du Commonwealth. En ce qui concerne la cérémonie tenue ce 19 décembre 2014, elle est vraisemblablement à inscrire dans les dynamiques de ce rite dans la région, depuis la fin des années 1920 – et en particulier dans la ville d'Ypres –, comme plus localement, à Comines-Warneton depuis une quinzaine d'années, correspondant à une forme « d'invention de la tradition »<sup>23</sup>. Néanmoins, il s'agit d'abord de décrire la marche aux flambeaux, seul élément parmi les trois proposés où les participants à ces commémorations sont des acteurs actifs – dans le cas du *Last Post* ou de la reconstitution, les participants « ordinaires » sont d'abord des spectateurs. Il convient également, dans un premier temps, de diriger l'attention vers le Centre d'interprétation de Comines-Warneton, une des structures muséales qui prend en charge le souvenir de la Grande Guerre dans la région.

## I. Le Centre d'interprétation et la marche aux flambeaux

Il s'agit, avant de procéder à l'analyse des données ethnographiques, de rappeler quelques tenants institutionnels de l'organisation de ces manifestations. Celles-ci furent organisées en particulier par le Centre d'interprétation « Plugstreet

---

<sup>22</sup> Nicolas Offenstadt, lorsque il évoque l'hétérogénéité des pratiques liées aux souvenirs de la Grande Guerre notait ce rôle spécifique d'Internet, voir N. Offenstadt, *14-18 aujourd'hui....*, *op.cit.*, p.13. Dans le cadre de cet article, relevons les sites suivants : le site du mémorial < <http://www.plugstreet1418.be> > ; un autre également sur le centre d'interprétation < <https://comines19141918.wordpress.com/les-sites/le-centre-dinterpretation-de-ploegsteert/> > ; le site de la commune de Ploegsteert < <http://www.ploegsteert.info/blog/> >, les pages relatives au mémorial sur le site de la maison de l'office du tourisme de Wallonie-Picardie, < <http://www.visitwapi.be/incontournables/le-memorial-de-ploegsteert/article/le-memorial-de-ploegsteert#> >, un site, en anglais, qui se consacre exclusivement à la trêve < <http://www.christmastruce.co.uk/index.html> >. De plus, une attention a été portée au site de la société d'histoire de Comines-Warneton, même si une étude plus exhaustive, notamment quant à ses publications pourrait être entreprise : < <http://www.shcwr.org/> >. Enfin, la télévision régionale Notélé a consacré de nombreux reportages au Centre d'interprétation, et à la Grande Guerre dans la région, voir < <http://www.notele.be/> > (pour l'ensemble de ces sites, dernière consultation le 1er mars 2015)

<sup>23</sup> Selon l'expression classique d'Eric Hobsbawm et Terence Ranger (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, Amsterdam, 2012 [1983 pour l'édition anglaise].

14-18 experience »<sup>24</sup>, inauguré en novembre 2013<sup>25</sup> et situé sur le site du mémorial britannique de Comines-Warneton<sup>26</sup>. Le site a bénéficié de soutien de la part de diverses institutions, tant à l'échelle locale, régionale et nationale, qu'internationale<sup>27</sup>, tandis que la construction du Centre – plus de 2 millions d'euros – fut réalisée par la région wallonne, l'Europe et le gouvernement Australien<sup>28</sup>. L'imbrication de ces différentes collectivités est d'ailleurs un des traits qui frappe dans l'organisation de ces commémorations. L'étude des brochures disponibles à l'entrée du centre d'interprétation indique, en un sens, ces multiples enjeux, tant en termes économiques qu'institutionnels et mémoriels. On trouve ainsi plus d'une quarantaine de fascicules et autres prospectus allant des publicités pour des entreprises commerciales situées à Comines-Warneton ou dans les environs – notamment liées à la restauration –, des brochures de différents offices du tourisme, plusieurs réclames pour des musées locaux – le musée du textile, un moulin à grain –, une plaquette d'Handicap international et, de manière plus prévisible, une majorité de prospectus pour des sites liés à la Grande Guerre située en Flandre occidentale ou à Bruxelles. Ainsi, à la lecture de cette documentation, le site de « Plugstreet 14-18 experience » semble bien se situer dans un champ de la mémoire et du marché historique de la Première Guerre mondiale, déjà largement structuré dans la région. Quelles sont alors les tentatives pour tenter de fournir un contenu nouveau, à la fois dans le contenu muséal, comme dans les activités proposées ?

---

<sup>24</sup> En réalité, c'est plus d'une vingtaine de logos qui sont présents sur le programme de la « Christmas Truce ». On peut noter différents échelons, locaux – comme la société d'histoire de Comines-Warneton – régionaux et commerciaux – telles les offices du tourisme de Wallonie Picarde et de Wallonie Bruxelles – nationaux – tel les forces armées belges ou la Via Dolorosa – et transnationaux – tel l'Union des associations européennes de football (UEFA). On remarque ici l'absence d'entités, locales ou régionales, flamandes, alors que l'étude des brochures indique divers lieux de mémoire situés sur ces territoires, à proximité de Comines-Warneton.

<sup>25</sup> Un des reportages sur la chaîne de télévision régionale Notélé précise que l'inauguration fut réalisée de manière fastueuse en présence de plus de 800 personnes, ainsi que « les ambassadeurs de plusieurs pays dont l'Australie et la Nouvelle-Zélande ». Disponible à cette adresse < <https://comines19141918.wordpress.com/les-sites/le-centre-dinterpretation-de-ploegsteert/> > (dernière consultation le 1er mars 2015)

<sup>26</sup> Voir un peu plus bas pour la présentation du mémorial

<sup>27</sup> Signalons notamment l'office du tourisme de Comines-Warneton, la société d'histoire de la ville, la région wallonne, l'Union Européenne, le Commonwealth War Graves Commission ou encore le Department of Veterans' Affairs du gouvernement australien, dont les logos sont présents sur le prospectus du centre d'interprétation.

<sup>28</sup> Reportage sur Notélé, 2 février 2013



À l'entrée du Centre d'interprétation





Le Centre vu de l'extérieur

Situé au milieu d'un bois, le musée couvre une superficie de 400 mètres carrés. Le visiteur est d'abord confronté à l'extérieur à une pyramide en verre, seul élément qui sort de terre et qui permet une arrivée de lumière au niveau de l'accueil. Le musée est lui recouvert par de la végétation. On y accède par une rampe, l'aspect sous-terrain sert à rappeler les abris militaires construits et aménagés pendant la

guerre. Le nom même du musée<sup>29</sup> indique la volonté de restituer un quotidien de la guerre, « la philosophie générale [étant de] rendre hommage à la population meurtrie, et prise en tenaille entre les anglais à Plugstreet et les allemands à Warneton »<sup>30</sup>. On retrouve ainsi cette intention scénarisée dans l'espace du Centre d'interprétation, à travers le recours à de nombreux ustensiles de la vie ordinaire – telles des bouteilles en verre, des cuillères, des couteaux de poche, du savon, etc. Au moyen d'objets liés à la communication – téléphones, télégraphes –, d'autres panneaux indiquent le monde changeant, et ce qui est pensé comme la modernité, des années 1910 puis de la guerre. Cette dichotomie censée marquer la rupture qu'a constituée 14-18 est aussi présente dans les armes présentées, entre d'un côté les « armes traditionnelles » – couteaux, matraques – et celles plus modernes – grenades, masques à gaz. Certaines constructions muséales renvoient à des divisions en termes de genre : une tunique noire de femmes en deuil est ainsi opposée aux pipes fumées par les hommes, combattants ou non. L'élément central du musée est un mur symbolisant les morts tombés au champ de bataille. Placé au centre de la pièce, il est orné de 240 croix et stèles<sup>31</sup> dont 25 sont allumées ; elles contiennent un portrait photographique d'un soldat, son nom, ses dates de naissance et de décès sur un champ de bataille de la région. On peut y voir là vraisemblablement une tentative pour humaniser la mort de masse. À la différence des panneaux précédemment décrits, et qui relataient les perceptions des civils belges du conflit, les protagonistes sont ici les fantassins des armées allemandes et britanniques, incluant l'ensemble du Commonwealth<sup>32</sup>. On trouve aussi dans le musée un tableau lumineux retraçant les grandes phases militaires du conflit dans la région – ainsi qu'un film d'une vingtaine de minutes apportant des éléments de

---

<sup>29</sup> Sur la différence entre Musée et Centre d'interprétation, différence qui semble ténue, on se reportera à S. Chaumier et D. Jacobi, « Nouveaux regards sur l'interprétation et les centres d'interprétation », *La lettre de l'OCIM*, 2008, 119, pp.4-11.

<sup>30</sup> Reportage sur la chaîne de télévision régionale Notélé, 2 février 2013. Disponible à cette adresse < <https://comines19141918.wordpress.com/les-sites/le-centre-dinterpretation-de-ploegsteert/> > (dernière consultation le 1er mars 2015)

<sup>31</sup> La proportion des croix militaires allemandes et des stèles britanniques est censée être celle des morts sur la commune de Ploegsteert, 60% pour les britanniques, 40% pour les allemands, Mathieu Wulstecke, coordinateur du centre d'interprétation : < <http://www.notele.be/#preview> > (dernière consultation le 1er mars 2015)

<sup>32</sup> Ainsi, à Ploegsteert on fête chaque 25 avril l'ANZAC Day, commémorant le débarquement des troupes australiennes et néozélandaises (ANZAC est l'Acronyme de Australian and New Zealand Army Corps)

contexte plus généraux, notamment quant aux différentes causes « structurelles » qui provoquèrent l'entrée en guerre des différentes puissances européennes.



Le Mur du souvenir

Le centre « Plugstreet 14-18 experience », doté d'équipements technologiques parmi les plus récents – de nombreux tableaux sont tactiles et interactifs –, et qui a vocation à accueillir plusieurs dizaines de milliers de visiteurs par an, cherche donc à restituer une certaine émotion dans la compréhension de la Grande Guerre, ce qui est, certes, un des traits dominants des musées à caractère historique<sup>33</sup>. C'est sous ce dernier aspect qu'on peut comprendre l'organisation de la marche aux flambeaux.

La marche proprement dite a regroupé entre 70 et 80 personnes, « de 7 à 77 ans ». La présence d'enfants, juchés parfois sur les épaules de leurs parents,

---

<sup>33</sup> Pour une appréhension synthétique de l'histoire muséale, en France, entre le XVIII<sup>ème</sup> et le XX<sup>ème</sup> siècle, on consultera D. Poulot, *Une histoire des musées de France, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 2008.

l'ambiance détendue des conversations, les plaisanteries et la bonne humeur des participants donnèrent à cette commémoration une impression de sortie familiale. Après avoir parcouru environ 300 mètres à la sortie du Centre d'interprétation, nous nous engageons sur un chemin de terre à la lisière d'un bois. La marche pour rejoindre le cimetière militaire, où a lieu le *Last Post*, dure environ 45 minutes pour une distance approximative de 4 kilomètres. Ici, on peut, peut-être déjà, se référer aux analyses développées par Maurice Halbwachs lorsque, dans *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte*, il s'attache à démontrer que « c'est la stabilité de ces choses qui explique que leurs souvenirs durent »<sup>34</sup>. La question de la matérialité du souvenir se pose aujourd'hui dans des rites commémoratifs attachés aux traumatismes de la grande guerre mais également, et peut-être avant tout, car ces souvenirs sont attachés à certains lieux.

La plupart de mes compagnons de marche semblaient connaître les conditions dans lesquelles allait se dérouler cette marche, les usages du rite. Ils sont équipés de bottes, certains ont des lampes-torches frontales. Nous sommes pour la plupart munis de lampions avec une bougie électrique – et non de flambeaux comme annoncé dans le programme. Ceux-ci nous ont été distribués au centre d'interprétation ; cela donne à la marche une allure de procession nocturne. À la lumière de ces observations – sans mauvais jeu de mots –, l'on peut se demander ce qui pousse ces dizaines de personnes à venir effectuer cette marche, dans l'obscurité, dans le froid, sur un chemin boueux, très boueux, en ce dernier Week-end avant les fêtes de Noël. Pour Maurice Halbwachs, dont tout le travail visait à déterminer des conditions d'évocation du souvenir, la distance temporelle avec l'événement ne détermine que peu les conditions par lesquelles cet événement est enregistré dans les mémoires des contemporains. Le souvenir de l'événement s'imprime, tout en se transformant, « surtout lorsque cet événement est de nature à émouvoir vivement des groupes d'hommes »<sup>35</sup> écrit Halbwachs. La dimension physique, sensorimotrice, renvoie assurément aux manières par lesquelles les organisateurs envisagent de restituer certaines conditions environnementales de l'expérience combattante des soldats engagés sur le front à l'hiver 1914 – on croise

---

<sup>34</sup> M. Halbwachs, *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008 [1941], p.129

<sup>35</sup> M. Halbwachs, *La topographie...*, *op.cit.*, p.118

ainsi des acteurs en tenue de soldats de la Grande Guerre sur le chemin boueux. Dans ces sous-bois, à proximité des lignes de front où eurent lieu des batailles acharnées un siècle plus tôt, ce qui frappe aussi le marcheur, ce sont les nombreux panneaux indiquant l'emplacement de divers cimetières militaires. Si la région du Nord de la France et de cette partie de la Belgique est remplie de ces cimetières, donnant parfois le sentiment d'une nécropole à ciel ouvert, ici c'est leur concentration dans un si petit périmètre et à l'abri des regards – du moins en ce qui concerne les axes les plus fréquentés – qui frappe le participant à la marche. Mais en quoi ces espaces sont-ils ramenés à une histoire qui continue de faire sens aujourd'hui ? Toujours à propos des pèlerinages de chrétiens à Jérusalem, Halbwachs écrit encore qu'une « vérité, pour se fixer dans la mémoire d'un groupe, doit se présenter sous la forme concrète d'un événement, d'une figure personnelle, ou d'un lieu (...). Mais pour qu'un lieu joue ce rôle, il ne suffit pas que s'y rattachent quelques souvenirs individuels. C'est du jour où un culte est organisé, du jour où ce lieu devient le point de ralliement de tout un groupe de croyant, qu'il se transforme en lieu saint et que la force d'inertie qui est en lui se manifeste au dehors, dans le monde des consciences humaines »<sup>36</sup>. Un cimetière, du moins dans la culture judéo-chrétienne, joue probablement déjà, en tant que tel, un tel rôle de catalyseur du souvenir. Un cimetière militaire en tant qu'ordonnateur d'une mort collective, mort pensée dans son « horizon d'attente »<sup>37</sup> – puisqu'elle s'attache à un conflit auquel les contemporains donnent du sens, renforce probablement cette prescription à se rappeler.

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, pp.124-126

<sup>37</sup> L'expression provient de l'historien allemand Reinhart Koselleck. Les réflexions qu'il développe, notamment à travers une étude des monuments aux morts, sont particulièrement riches pour notre propos. Koselleck note ainsi qu'il « existe toujours une légitimation englobante de la mort au combat qui dépasse la mort de l'individu, tandis qu'en tant que tel le fait de mourir n'est guère ou pas du tout représenté sur les monuments. La mort y est le plus souvent transfigurée, mais non en tant que mort des individus ; il s'agit de leur mort massive, laquelle se trouve intégrée dans le système de fonctionnalisation politique ». Un peu plus loin, il avance : « Sous le poids des événements politiques – qui sont vécus collectivement de manière plus ou moins active –, il arrive en outre que les expériences ainsi accumulées sombrent ou bien s'intensifient. Il est certain que ces vagues d'expériences politiques sont perçues et assimilées de façon très diverses en fonction des âges et des positions sociales. Mais ces vagues d'expérience politique suscitent en même temps des caractères communs transcendant toutes les classes d'âge, de sorte que par-delà l'idée de génération au sens biologique et social, il est également possible de parler d'unités générationnelles politiques ». R. Koselleck, *L'expérience de l'histoire*, Paris, Points, 2011 [1997], p.195 et p.273-274.

La cérémonie qui allait se tenir dans un de ces cimetières allait contraster avec les instants plus « décontractés » du début de la marche. La solennité de l'événement n'en était pas moins agencée dans un cadre pratique, c'est ce qu'il convient de décrire.

## II. Le *Last Post*

Sur les 500 derniers mètres du chemin, les organisateurs ont disposé une guirlande lumineuse sur le bas-côté, signe de l'aboutissement de notre périple. Nous rentrons alors dans un de ces cimetières militaires. Je compte approximativement une centaine de tombes ; sur les stèles se trouvent des bougies, bien qu'un camion avec un groupe électrogène permettait que le cimetière soit éclairé par des projecteurs. Ces éléments informent sur l'organisation pratique du rite. Une vingtaine d'acteurs, en tenue militaire « d'époque », allemandes et britanniques, sont présents. Six de ces militaires tiennent une hampe sur laquelle se dresse des drapeaux belges. Il n'y pas de drapeaux d'autres pays<sup>38</sup>. Tandis que les textes du centre d'interprétation étaient tous traduits en quatre langues – allemand, anglais, français, néerlandais – ici les langues qui dominant sont l'anglais et le français. L'acteur-militaire en charge de la cérémonie, âgé environ d'une soixante d'année, prend la parole. Ce sera le seul discours durant toute cette soirée de commémorations. Il ne s'agit d'ailleurs pas véritablement d'un discours mais plutôt d'une brève allocution ; le maître de cérémonie demande d'abord le silence dans l'assemblée puis crie « Last Post » ; le clairon militaire retentit pendant une minute trente. Le maître d'œuvre avance ensuite une phrase en anglais, qu'il ponctue par « we will remember them ». Il traduit dans la foulée : « Pour ceux qui sont tombés, pour que vous viviez, faites que nul n'oublie ce jour ». Dans une sorte de recueillement, la majeure partie du public reprend cette dernière phrase, signe que le rituel est connu. La reprise de cette phrase par la majorité des participants ajoute une dimension solennelle, presque religieuse, à cet instant. On peut faire ici l'hypothèse que cette mémoire du *Last Post* ne réfère pas seulement aux combats de l'hiver 1914 – et plus généralement de la Première Guerre – mais concerne bien une communauté de souvenirs liés à la cérémonie elle-même. Je repense alors aux paroles entendues un

---

<sup>38</sup> Et un peu curieusement, il faut bien le dire. Si l'armée belge a participé le tribut fut éminemment moins lourd que pour les soldats d'autres armées.

peu plus tôt sur le chemin : un des jeunes gens avec qui je marchais auparavant avait dit à son amie, « tu vas voir le *Last Post* c'est hyper prenant ! ». Cette communauté, ce groupe, qui semble maîtriser les codes et les usages de la cérémonie peut se diviser en deux parties, essentiellement un public belge local, wallon, et un public anglais – une attention aux paroles échangées entre les participants, et aux accents, ainsi qu'une brève étude des plaques minéralogiques à l'entrée du centre d'interprétation indiquait cette tendance. Il faut alors évoquer brièvement ce que représente le *Last Post* dans la région.

En effet, c'est depuis 1928 que cette sonnerie est jouée quotidiennement dans un des lieux flamands symboliques de la Première Guerre, à la porte du Menin à Ypres<sup>39</sup>. Ce sont alors les pompiers locaux qui sont en charge du rite. Mélanie Bost et Chantal Kesteloot rappelle que « le 30 000<sup>ème</sup> hymne fera d'ailleurs, le 9 juillet 2015, l'objet d'un événement commémoratif particulier à Ypres<sup>40</sup> ; par ailleurs, des casernes de pompiers du monde entier seront invitées à célébrer un moment de silence et de recueillement à cette occasion »<sup>41</sup>. L'histoire du *Last Post* est ici indissociable de l'érection du mémorial de la porte du Menin. Dès 1919, le gouvernement britannique, à travers l'Imperial War Graves Commission (IWGC), devenu le Commonwealth War Graves après 1960, est chargé de la gestion des commémorations des soldats morts sur les champs de bataille, avec la particularité que la plupart des corps ne seront pas ramenés dans les pays d'origine. Cependant, le cas de la porte du Ménin, inauguré en 1927 est particulier : la majorité des 56 000 noms qui y sont inscrits – issus de l'empire britannique et des dominions – concerne des soldats dont les corps ne furent pas retrouvés. Pour John Stephens, cette spécificité génère un lieu de mémoire pour tous ceux qui viennent pleurer des soldats dont les restes physiques n'ont pas été retrouvés<sup>42</sup>. Plus localement encore, à Ploegsteert, depuis 1999, chaque premier vendredi du mois, retentit le *Last Post*

---

<sup>39</sup> Le *Last Post* ne fut pas joué entre 1940 et 1945 pendant l'occupation de la région par les Allemands. Néanmoins, aujourd'hui, les voies du souvenir étant parfois impénétrables, il semble que les riverains sont de plus en plus incommodés par cette cérémonie, voir < <http://deredactie.be/cm/vrtnieuws.english/The+Great+War/1.1772330> > (dernière consultation le 1er mars 2015)

<sup>40</sup> On peut remarquer ici que c'est bien la commémoration elle-même qui devient objet de commémoration.

<sup>41</sup> M. Bost et C. Kesteloot, « Les commémorations... », *op. cit.*, p.32.

<sup>42</sup> J. Stephens, « 'The Ghosts of Menin Gate' : Art, Architecture and Commemoration », *Journal of Contemporary History*, 44 (1), pp.7-26

lors d'une cérémonie au mémorial. Cette cérémonie « brève et sobre a pour but de se remémorer le sacrifice de tous les soldats sans aucune distinction de nationalité qui sont mort au cours de la Grande Guerre »<sup>43</sup> indique le prospectus du mémorial. Le mémorial fut inauguré en 1931, il recense le nom de plus de 11 447 soldats tombés sur les champs de bataille de la région et qui ne possèdent pas de stèle. La cérémonie du *Last Post* veut, ajoute le prospectus, « sensibiliser la population aux grands principes démocratiques que le comité du mémorial tend à défendre en développant à chaque occasion un thème impliquant les associations régionales qu'elles soient patriotiques, culturelles, sportives ou appartenant à la fonction publique »<sup>44</sup>. À travers cette visée « patrimoniale », l'étude de la brochure révèle une interaction entre histoire proprement dite, mémoire historique – portée par différents acteurs – et tourisme.

Toujours est-il est que c'est sous l'auspice de valeurs « universelles » que se place les cérémonies qui ont lieu en ce jour de décembre 2014. Le maître d'œuvre de la cérémonie poursuit : « Pour le centenaire de la trêve de Noël, centenary of christmas truce, pour la fraternité entre les hommes, fraternization – on a alors dix secondes de clairon –, porte-drapeaux, reposez le drapeaux, repos, merci à tous pour votre présence, merci. J'invite maintenant le public (...) à se remettre en route vers les tranchés, en laissant d'abord les troupes, les soldats, quitter en premier le cimetière pour qu'ils puissent regagner les tranchés et vous accueillir au bord des tranchés, merci à tous ! ». La répétition des remerciements illustre le rôle important accordé aux spectateurs. C'est aussi de cette manière que semble l'entendre le public ; une des spectatrices britanniques répondit à une journaliste qui l'interrogeait sur sa présence dans ce cimetière et le sens qu'elle conférait à cette cérémonie, qu'il s'agissait d'un « very special day, a day for peace ». Sous d'autres formes, la cérémonie qui se tint quelques minutes plus tard permit de prolonger cette communion entre les acteurs de la commémoration et le public.

---

<sup>43</sup> Prospectus « Mémorial Ploegsteert ».

<sup>44</sup> *Ibid.*





Le cimetière, lieu du *Last Post*

### III. Au-dessus des tranchés

Il n'est pas inutile de revenir, dans cette dernière partie, sur ce que furent les trêves de Noël, ce qu'elles représentèrent dans le processus guerrier de la Première Guerre mondiale. Rémy Cazals note que « les fêtes chrétiennes concernaient tous les belligérants sur le front occidental. Dans les secteurs tenus par les Britanniques (...), la trêve de Noël 1914 fut quelque chose d'extraordinaire en totale contradiction avec la haine que cherchait à développer la propagande et avec la violence des combats des jours précédents »<sup>45</sup>. Il semble bien que pour les protagonistes, la trêve participa à un déplacement des cadres interprétatifs de la guerre, Malcom Brown note ainsi que « le jour de Noël a inspiré de nombreux récits au soldats dans toutes sortes d'unités, témoignant des événements étonnants qui se produisirent entre les

<sup>45</sup> R.Cazals, « Ici, les Français et les Boches... », *op.cit.*, p. 147. Cet auteur note aussi : « Entre Français et Allemands, la trêve eut une plus faible ampleur : il était encore trop tôt pour fraterniser avec des ennemis qui occupaient une partie du territoire et qui avaient commis des atrocités. Il y avait cependant eu des contacts amicaux, des conversations et des échanges avant décembre », R.Cazals, « Ici, les Français et les Boches... », *op.cit.*, p. 147

lignes britanniques et allemandes »<sup>46</sup>. Cet auteur note ainsi que « la trêve aura laissé un souvenir durable. Lors du Noël 1915, en dépit des ordres stricts passés dans les deux camps de ne pas fraterniser une seconde tentative est faite. Comme un an plus tôt, au réveillon de Noël, les festivités et les chants viennent d'abord des tranchées allemandes »<sup>47</sup>. La question qui se pose pour l'historien est bien celle du sens à accorder à ces manifestations. Cazals avance que « les ententes et fraternisations entres adversaires ne constituèrent pas seulement l'apport d'un peu de paix au milieu de la guerre. Elles participèrent de l'effort général de sociabilité pour échapper à l'ensauvagement. Elles mirent en avant les valeurs culturelles qui avaient résisté à ce qu'on appelle aujourd'hui la 'brutalisation' des individus (leur transformation en brutes) »<sup>48</sup>. Malcom Brown semble même aller plus loin. Il dit en effet qu'un « geste de protestation, la manifestation de quelque humanités, si peu efficace qu'il ait parut à l'époque, est un événement qui ne doit pas être oublié, mais au contraire célébré et même vénéré »<sup>49</sup>. Les deux historiens ici pensent l'événement – ou plutôt les événements qui prennent des formes variées – dans une perspective renvoyant à une anthropologie de la guerre mais aussi dans une perspective éthique. Cette visée est ici associée à l'ethnographie de ces fraternisations dont nous rendons compte, même si les conditions d'une telle histoire du temps présent, incluent, on l'a vu plus haut, une série d'enjeux bien différents de ceux qui constituèrent ces gestes en « événements » pendant la Première Guerre. Il s'agit ainsi d'observer les modalités par lesquelles ces fraternisations, locales et ponctuelles, sont-elles devenues un tel symbole, un symbole de paix, considéré comme universel – ce qu'elles sont peut-être, et vraisemblablement, même si là n'est pas la question.

Les cérémonies qui se sont déroulées à Comines-Warneton en décembre 2014 se sont en partie appuyées sur le film *Joyeux Noël* de Christian Carion mentionné plus haut – le film fut d'ailleurs diffusé à deux reprises durant le week-end<sup>50</sup>. Les conseillers historiques mentionnés dans le générique du film sont Rémy

---

<sup>46</sup> M. Brown, « Un joyeux entracte », *op.cit.*, p. 42

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 82

<sup>48</sup> R. Cazals, « Ici, les Français et les Boches... », *op.cit.*, p. 205

<sup>49</sup> M. Brown, « Un joyeux entracte », *op.cit.*, p. 86

<sup>50</sup> Les projections se sont déroulées au Gîte Saint-Yvon, à proximité du site où eurent lieu les reconstitutions de la trêve, le samedi 20 et le dimanche 21 décembre. Les diffusions étaient gratuites.

Cazals et Yves Buffetaut<sup>51</sup> tandis que dans la version DVD on trouve dans les suppléments de courts extraits d'entretien avec Marc Ferro et Malcom Brown. De plus, signalons également le rôle « d'historiens locaux », en particulier ceux faisant partie de la société d'histoire de Comines-Warneton qui ont participé à la scénographie du Centre d'interprétation, notamment en fournissant de nombreuses photos<sup>52</sup>. Ces éléments invitent à réfléchir sur les circulations entre, l'histoire en tant que discipline et les mises en scènes culturelles, les mémoire communes. Ils invitent également à prendre en compte les liens entre fiction – ici le film *Joyeux Noël* – et patrimoine historique, celui promu par le mémorial « Plugstreet 14-18 experience » – même si la scénographie du Centre n'insiste pas en tant que telle sur les fraternisations.



La tranchée britannique

---

<sup>51</sup> Il s'agit d'un historien qui, apparemment, n'est pas rattaché à une institution de recherche « académique ». Il est l'auteur de très nombreux ouvrages sur la Grande Guerre.

<sup>52</sup> Reportage Notélé, 8 novembre 2013

La mise en scène de l'histoire des fraternisations s'est tenue sur le site de Saint-Yvon, à quelques centaines de mètres du cimetière où eut lieu le *Last Post*. Avant d'arriver sur ce lieu, on croise une « infirmière », habillée en tenue d'époque, seule femme dans cet univers reconstitué des combats. La séquence dura environ une demi-heure. Elle se déroule sur un plateau sur lequel avait d'abord été installé une sorte de tapis de sol pour que les spectateurs aient à éviter de stationner sur un terrain boueux. Deux tranchées se faisaient face, l'une allemande, l'autre britannique. Ces tranchées étaient apparemment factices et recreusées, rien ne permet de dire qu'elles furent « installées » sur l'emplacement d'anciennes tranchées d'origine. Il s'agissait de deux fossés, d'environ 3 mètres de profondeur sur une vingtaine de mètres de longueur. C'est depuis la tranchée britannique que la plupart des spectateurs assistaient à la séquence et pouvaient également examiner l'intérieur de l'abri. Certains des soldats portaient un kilt écossais, même si l'on ignore si toute la tranchée est écossaise, comme dans le film de Carion. C'est depuis la tranchée d'en face que les premières paroles arrivent, la tranchée britannique, elle, s'interroge alors sur cette tentative de communication. Puis, un premier chant en allemand se fait entendre, auquel réplique un chant de Noël de l'autre côté. Un drapeau blanc surgit, les hommes s'observent. Certains commencent à quitter la tranchée et à se rendre sur le *no man's land*. Les combattants se serrent alors la main, on procède à des échanges. Un soldat allemand tient dans la main un petit sapin de Noël, c'est maintenant *O Tannenbaum* qui résonne. Après plusieurs minutes où les acteurs continuent à être au centre du *no man's land*, et tandis que les spectateurs commentent de manière décontractée la scène, la reconstitution prend fin. Dans cette séquence, on ne voit pas les soldats retourner au combat. Le public quitte maintenant le plateau Saint-Yvon, une partie se dirige vers l'Église de Ploegsteert où a lieu un concert de la Royale de marine, tandis qu'une autre partie de la foule se disperse.

Dans un article sur les pratiques liées à la reconstitution de l'histoire médiévale, Audrey Tuailon Demésy écrit que : « L'histoire vivante est une pratique sociale et culturelle, souvent de loisir, parfois professionnelle, qui consiste à mettre en vie une manière de faire d'un temps passé. Ses objectifs visent à exposer de façon interactive des fragments d'événements ou d'activités historiques (...). L'histoire vivante comprend des caractéristiques multiples, mobilisant les concepts

de transmission, d'identité, de lien social ou encore de loisirs et de professionnalisation »<sup>53</sup>. Ces notions, à des niveaux variés, sont en jeu dans ce qui s'est déroulé durant ces différentes manifestations mémorielles. Celles-ci ont bénéficié d'un support logistique conséquent – sans que je ne parvienne à déterminer s'il s'agissait d'amateurs bénévoles ou de professionnels. De plus, l'on ne saurait oublier la dimension ludique, ou du moins récréative, manifestée par les spectateurs, impliquant bien une forme d'interaction entre les différents participants. La transmission, en tant que les fraternisations sont pensées comme des phénomènes exemplaires, semble au fondement de ces projets commémoratifs. Mais si la « trêve » est pensée comme un événement universel, les principaux publics visés sont les touristes anglais et les habitants de la région. Ces deux éléments révèlent probablement une tension entre d'un côté une « vague patrimoniale », marquée par une concurrence dans un marché de la mémoire, et ce qui relève peut-être, même si des enquêtes complémentaires devraient le confirmer, de représentations effectivement partagée de ces événements. À travers l'étude des commémorations des fraternisations, on peut alors suivre Reinhart Koselleck lorsqu'il avance que « la réécriture de l'histoire renvoie au contraire à une mutation d'expérience qui, si elle ne faisait l'objet d'une réflexion méthodologique, serait perdue pour notre compréhension actuelle »<sup>54</sup>.



---

<sup>53</sup> A. Tuailon Demésy, « Mémoire, histoire et patrimoine. Une illustration : la pratique de l'histoire vivante médiévale », *Émulations*, 11, 2013, p. 2

<sup>54</sup> R. Koselleck, *L'expérience de l'histoire...*, op.cit., p.296